

6 novembre

M. Gilbert OUY

Pierre d'Ailly (1351-1420)
et ses manuscrits autographes.

Le cardinal Pierre d'Ailly, dont la statue orne la façade de l'Hôtel de Ville de Compiègne (à vrai dire ce personnage émacié et d'ailleurs ascétique ne ressemble guère au portrait qu'il fit peindre en tête du plus beau de ses manuscrits autographes) est l'un des plus illustres enfants de cette ville.

Illustre, certes. Mais connu ? C'est une autre question. Non seulement il n'existe aucune bonne monographie - Les vieux ouvrages de Paul Tschackert (1877) et de Louis Salembier (1886) contiennent beaucoup d'inexactitudes et sont très dépassés - Mais la quasi-totalité de ses œuvres, dont on peut évaluer le nombre à près de deux cents, demeure soit inédite, soit dispersée entre des éditions fort anciennes, médiocres et difficiles d'accès.

La vie de Pierre d'Ailly est inséparable de l'histoire de son temps - histoire particulièrement complexe et souvent tragique marquée par la Guerre de Cent ans, les âpres luttes de factions dans la France de Charles VI, et le Grand Schisme d'Occident (1378 - 1417) - car il y a joué un rôle important, parfois même de premier plan.

Il est né à Compiègne en 1351 au sein d'une famille de la riche bourgeoisie, les Marguerite, dits d'Ailly du nom de leur village d'origine. On relève pour la première fois son nom sur les listes du Collège de Navarre à la date de 1365 où, à l'âge de quatorze ans, il commençait ses études ès-Arts. C'est certainement en qualité d'élève payant qu'il fréquenta l'illustre établissement de la Montagne Sainte-Geneviève, puisque celui-ci n'accueillait comme boursiers que des enfants de familles pauvres et originaires de Champagne. On sait peu de chose des maîtres dont il suivit l'enseignement, à l'exception du célèbre Nicole Oresme. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'y imprégna de philosophie nominaliste - ce courant de pensée, longtemps combattu par les autorités universitaires, était alors toléré - et qu'il s'intéressa très jeune aux doctrines du franciscain William of Ockham dont l'influence fut très profonde et très durable dans toute l'Europe.

Dès 1372, il est élu procureur de la Nation de France - charge universitaire éphémère, mais fort importante - ce qui montre qu'il s'est déjà fait un nom. Il vient alors de commencer le long cursus des études théologiques. En 1375, il est appelé à prêcher aux synodes d'Amiens et de Paris, et y fustige avec une ardeur juvénile les mauvaises mœurs du clergé. En 1378, il fait la connaissance de Philippe de Mézières, ancien chancelier du royaume de Chypre et grand ami de Charles V, qui le fait engager comme maître de grammaire du dauphin, le futur Charles VI. Cette même année commence le Grand Schisme.

Notre jeune théologien, qui accède au doctorat en 1380, l'année de la mort de Charles V, est un actif partisan de la convocation d'urgence d'un concile général pour mettre fin à la division de l'Eglise. Il s'attire ainsi l'animosité de Louis d'Anjou, celui des oncles du petit Charles VI qui détient à l'époque la réalité du pouvoir, et doit quitter Paris pour Noyon où il vient de recevoir un canonat (1381). Il regagne la capitale en 1384 et reprend son enseignement au Collège de Navarre dont il devient très vite grand maître. Il a notamment pour élèves Nicolas de Clamanges, le futur grand humaniste, et Jean Gerson. Pour finir, en 1389, Pierre d'Ailly est lui même nommé chancelier. Il devient la même année aumônier et confesseur du jeune roi.

Bien que comblé de bienfaits par le pape d'Avignon (il a notamment reçu un canonicat à Saint-Clément de Compiègne), il n'en poursuit pas moins ses efforts pour mettre fin au schisme, et pousse l'Université à proposer des solutions, ce qui provoque un conflit avec la Cour.

Clément VII étant mort en 1394, l'Aragonais Pedro de Luna qui lui succède en Avignon sous le nom de Benoît XIII cherche à gagner à sa cause l'influent chancelier parisien : dès avril 1395, Pierre d'Ailly est nommé évêque du Puy, et obtient que son ancien élève Jean Gerson, devenu son collaborateur et son ami, le remplace à la chancellerie. En 1397, transféré à l'évêché de Cambrai, le fils d'un bourgeois de Compiègne accède ainsi au rang de prince de l'Empire.

Pierre d'Ailly est en butte à l'hostilité de ses anciens collègues de l'Université, qui l'accusent de s'être laissé acheter par le pape d'Avignon. Au contraire, le Duc d'Orléans qui, depuis la folie de son frère Charles VI (1392), détient la réalité du pouvoir, lui est très favorable, car il compte sur Benoît XIII pour soutenir ses ambitieux projets.

Au début de 1405, Pierre d'Ailly se rend à Gênes pour préparer le départ de Benoît XIII pour Rome : une expédition a été en effet montée à l'instigation de Louis d'Orléans pour chasser le Pape Innocent VII ; mais l'armée rassemblée à grands frais est décimée par une épidémie et l'entreprise est abandonnée.

Sur ces entrefaites, Philippe le Hardi est mort, et le nouveau duc de Bourgogne, Jean Sans Peur, s'oppose de plus en plus à Louis d'Orléans. La guerre civile menace. La politique royale connaît un nouveau changement, et c'est à grand peine que Pierre d'Ailly parvient au concile de Paris de 1406, à éviter une seconde soustraction d'obédience. Ce n'est qu'à la fin de cette assemblée que parvient à Paris la nouvelle de la mort du Pape de Rome et de l'élection de son successeur, Grégoire XII. Celui-ci paraît plein de bonne volonté pour mettre fin au schisme et, pendant des mois, Pierre d'Ailly s'emploie sans relâche à préparer une entrevue entre les deux papes rivaux. Mais tous deux tergiversent interminablement.

Représenté en grâce, Pierre d'Ailly assiste au printemps de 1408 au concile général convoqué à Pise par des cardinaux des deux collèges. Les deux papes sont déclarés déchus, et, à la fin juin, un conclave élit un nouveau pontife, Alexandre V, qui mourra l'année suivante, remplacé par Jean XXIII.

Les mesures fiscales imposées par Jean XXIII le rendent très vite impopulaire auprès du clergé de France. Pierre d'Ailly s'emploie à calmer les esprits et en est récompensé par un chapeau de cardinal.

Un concile convoqué à Rome à la fin de 1412 n'aboutit à aucun résultat. Pierre d'Ailly n'y assiste pas jusqu'au bout, car Jean XXIII l'a nommé son légat en Allemagne, en Flandre et en Bohême où sévissent de multiples hérésies que le nouveau cardinal s'efforce de combattre.

A l'occasion de sa légation, Pierre d'Ailly rencontre à diverses reprises le roi des Romains, Sigismond, et se convainc que celui-ci est seul capable de promouvoir la réunification de l'Eglise. De fait, Sigismond convoque un concile général à Constance pour la fin de l'année 1414. Pierre d'Ailly, déjà sur place, est l'un des premiers Français à s'y rendre, et fait preuve d'emblée de beaucoup d'esprit d'initiative.

Au concile, Pierre d'Ailly mène la lutte sans succès pour que les votes se fassent par provinces ecclésiastiques et non par "Nations", système qui revenait à donner aux Anglais le quart des voix. D'autre part, aux côtés de Gerson, il multiplie les efforts pour obtenir la condamnation de la théorie de la légitimité du tyrannicide exposée quelques années auparavant par Jean Le Petit pour justifier l'assassinat de Louis d'Orléans.

Enfin, c'est en bonne partie grâce à son insistance que priorité est donnée au problème de l'élection d'un pape sur celui de la réforme. En novembre 1417, Ottone Colonna devient pape sous le nom de Martin V. Le nouveau pontife n'était guère favorable à Pierre d'Ailly, et il est faux qu'il ait nommé celui-ci son légat en Avignon, comme divers auteurs l'ont affirmé. Si notre cardinal se retire dès la fin du concile, au printemps de 1418, dans l'ancienne cité des papes, où il possède un somptueux palais, c'est d'abord parce qu'il estime à juste raison que regagner Paris serait imprudent. De fait, en mai et juin 1418, les troupes du duc de Bourgogne s'étant emparées de la capitale, un massacre a lieu au cours duquel périssent divers prélats qui avaient pris part au concile et un vieil ami de Pierre d'Ailly, l'humaniste Jean de Montreuil, qui avait été son condisciple au Collège de Navarre.

Dans sa paisible retraite des bords du Rhône, le vieux cardinal peut alors suivre le conseil que lui avait autrefois donné Jean Gerson en s'adonnant à la lecture et à l'imitation des auteurs spirituels. Il y meurt en 1420. Dans son testament, où il prévoyait par ailleurs des libéralités importantes aux églises et aux pauvres de Compiègne et de Cambrai, il avait ordonné que sa riche bibliothèque fût partagée entre ses parents et ses familiers, et que l'on veillât à la publication de ses œuvres.

Cette tâche, on l'a vu, reste à faire. Mais, fort heureusement, un grand nombre de manuscrits autographes et originaux sont parvenus jusqu'à nous. Certains des autographes (en particulier le ms. 954 de la Bibliothèque municipale de Cambrai, qui contient entre autres la célèbre *Ymago Mundi*) sont calligraphiés avec un soin et un talent remarquables.

L'existence de ces nombreux autographes et originaux (j'en ai identifié, à Cambrai, à Paris et à la Vaticane, pour environ 80 titres, dont presque tous les textes les plus importants) devrait rendre plus facile et plus sûre la tâche des éditeurs. Déjà un volume de prolégomènes est en préparation en collaboration avec l'Université de Turin et des éditions savantes de plusieurs œuvres vont commencer à paraître dans les années qui viennent.

En effet, une édition des œuvres complètes de Pierre d'Ailly s'impose, même si l'on doit admettre que ni par l'intérêt ni par l'originalité il n'égale son élève et ami Gerson qui, lui, est déjà par bien des aspects un homme de la Renaissance. C'est surtout dans les sermons et les traités politiques et polémiques reflétant son inlassable activité dans les affaires de l'Université et du Schisme que se révèle sa personnalité. Les autres œuvres ne sont pour l'essentiel que des compilations dans la pure tradition médiévale, où sont abondamment mis à contribution des auteurs des siècles précédents, notamment Roger Bacon et Guillaume d'Auvergne. C'est vrai en particulier de l'*Ymago Mundi*, dont Christophe Colomb a bien possédé et annoté un exemplaire, mais dont on a beaucoup exagéré l'utilité pour la découverte de l'Amérique ; c'est vrai aussi des ouvrages astrologiques, où l'on a arbitrairement isolé et monté en épingle une prédiction annonçant que l'année 1789 verrait une grande prolifération des hérésies, ce qui a valu à notre prélat une réputation de prophète de la Révolution française. Il n'empêche que beaucoup d'œuvres de Pierre d'Ailly ont exercé une grande influence jusqu'en plein XVI^e siècle et présentent en conséquence une réelle importance pour l'histoire intellectuelle.

4 décembre

M.Reinier L.-H. LOPS

Deux fabliaux dont l'action se déroule à Compiègne : "Auberée" et "Les Trois aveugles de Compiègne". Publ. dans le présent Bulletin.